

# El Condor no pasa

**Condor**  
**Le plan secret**  
**des dictatures**  
**sud-américaines**  
par João Pina  
(Editions du sous-sol)

**A**U milieu des années 70, l'Argentine, le Chili, l'Uruguay, le Paraguay, la Bolivie et le Brésil décident d'unir leurs forces en vue d'éliminer toute opposition politique. L'opération Condor est née. Les services secrets des six dictatures partagent désormais leurs informations et leurs moyens. La bande à Pinochet, Videla, Banzer et compagnie ne se refuse rien : fichage généralisé, enlèvements et emprisonnements arbitraires, tortures, assassinats... Des milliers d'hommes et de femmes disparaissent sans laisser de trace. Pour combler ce manque, le photographe portugais João Pina a sillonné l'Amérique latine, « caméra à l'épaule et magnétophone à la main ». A partir de 2005 et pendant dix ans, il a visité les multiples lieux du crime, collecté les archives, rencontré les parents de disparus. Ses images en noir et blanc composent par petites touches l'immensité d'une tragédie et son héritage. Il y a les visages de ceux qui, par centaines, figurent sur les photos d'identité judiciaires de militants prises par les polices politiques et les visages de ceux

qui, quarante ans après, se souviennent. Josias, ancien guérillero brésilien, pense que des hommes sont encore à ses trousses. Taty Almeida, l'une de ces mères argentines qui se réunissent chaque jeudi sur la place de Mai, à Buenos Aires, est toujours à la recherche du corps de son fils. Quelques pages plus loin, une femme longe une fosse commune dans le désert d'Atacama, au Chili, à la recherche de fragment d'os qui permettraient d'identifier des disparus. Le livre ardent de João Pina montre comment une région du monde est devenue une grande maison hantée. Les images les plus impressionnantes sont apparemment les plus anodines, comme celle qui dévoile la ligne d'horizon sur le Rio de La Plata, à la frontière de l'Argentine et de l'Uruguay. Le noir et blanc est granuleux. On ne sait pas si la photographie a été prise de jour ou de nuit. Sa légende nous apprend que c'est là qu'ont été jetées vivantes, depuis des avions, un nombre indéterminé de personnes. Parmi les bourreaux que le photographe a voulu voir de près, quelques-uns regardent fixement son objectif, mais la plupart dissimulent leur visage.

**Stéphane Bou**

● 246 p., 49 €

...tullien, de Justin et de quelques autres d'inventer « une démocratie des âmes », qui ouvrirait un droit au paradis pour tous. Comment ? Mystère, comme l'avouait Augustin : « Seul Dieu le sait, et il ne le dit pas. » Une certitude : en payant pour les pauvres, on s'offre l'immortalité. La vie éternelle est le meilleur placement. Surtout si on est riche. Une première version du paradis fiscal ?

**Frédéric Pagès**

● 323 p., 23 €

## Notes de Canard

**RE.** Selon « Hebdo », étrangers entrée littéraire août. Un jour à celui tant qu'ils n, quand ont leurs envois, le critique littéraire sérieux, le juré de prix scrupuleux, le libraire méticuleux ou, tout simplement, le lecteur curieux devrait donc, en deux mois, avaler 9 ouvrages par jour. S'ils se limitent à la littérature française (363 romans annoncés), ils se contenteront d'en lire quotidiennement 6. Bonnes vacances !

## Chapitres

**Tardigrade**  
de Pierre Barrault  
(L'Arbre vengeur)

**ON** vit, on aime, on mange, on se promène, on meurt. « Certainement, mais qu'en est-il du tardigrade ? » La question, désarmante, est posée avec insistance par Pierre Barrault, qui évoque cette étrange créature microscopique dont la résistance exceptionnelle fascine les scientifiques. Histoire de parler d'autre chose.

Le mystérieux narrateur de ce récit atypique raconte son quotidien : « L'homme est un animal grégaire. L'homme, sauf moi. Mais ils ne pouvaient pas le savoir. » Vie de couple, voisinage, amitiés, meurtres ou envies de meurtre, calvitie, corps incontrôlable.

Ce chapelet de vignettes joyeuses et poétiques met en scène un monde absurde où l'on peut faire « une rupture d'illusion au milieu de la nuit », se noyer au bord de l'eau, où les bancs, parfois, tombent en panne (!) et où l'on se heurte souvent - et c'est fatigant - à soi-même.

« Le tardigrade, s'il était plus gros, beaucoup plus gros j'entends, toute la face du monde s'en trouverait changée - considérablement ». Et c'est ainsi que le tardigrade est grand ! - J. C.

● 124 p., 10 €

